

Sommaire

- p.1** Edito par Sophia Mappa
p.2 L'autonomie à la lumière des mutations familiales, par Philippe De Leener
p.4 L'autonomie féminine face à l'épreuve de la monoparentalités, par Martin Wagener
p.9 Migrations, vieillissement et interdépendances familiales, par Laura Merla
p.13 Processus d'autonomisation entre maternité et engagement sociale, par Catherine Laviolette

L'éditorialiste

Sophia Mappa est chercheuse au LARGOTEC, consultante internationale et présidente de DelphAgora. Ses recherches approfondissent la question des politiques de gouvernance en clarifiant notamment les mutations du pouvoir au Nord et au Sud. Elle publie aussi des analyses sur la crise grecque et les politiques méditerranéennes de l'UE.

L'espoir sans illusions

Editorial par Sophia Mappa, présidente de DelphAgora, chercheuse au LARGOTEC, consultante internationale

La victoire de François Hollande aux présidentielles françaises a exprimé, avant toute autre chose, un large désaveu du président sortant. Ce dernier fût le premier président de la Vème République qui a foulé aux pieds les institutions et les valeurs républicaines, qui a brouillé les repères politiques, historiques et moraux, qui a érigé la communication et l'agitation clinquante en politique, qui a humilié le langage. « Père fouettard » et vindicatif, il a mobilisé les affects de la société et paralysé ses capacités réflexives et politiques. Moralisateur de problèmes sociaux réels, il les a aggravés au lieu de les résoudre. Il fût le président du « contre » : contre les immigrés, contre les assistés, contre la viande *halal*, contre les corps intermédiaires, contre la presse, contre les intellectuels.

Fût-il une parenthèse ou un président type de la post-modernité, produit et reflet des mutations anthropologiques de la société française ? L'histoire le dira. On peut, néanmoins, observer que son successeur, tout en se positionnant comme son contre-exemple, représente une autre figure de pouvoir que le précédent — il se positionne comme un homme d'État — mais on peut observer certaines ressemblances entre les deux.

La similitude des campagnes électorales laisse, en effet, songeur. Sur le plan symbolique, qui est pourtant profondément politique, François Hollande se positionna volontiers en tant que Père, non « fouettard » ni charismatique, mais « gentil », normal, comme il n'a cessé de le répéter. Il a davantage fait appel à des supporters qu'à des citoyens actifs et responsables. On est loin de l'appel à la « participation » de Ségolène Royal d'il y a cinq ans. Sans doute, a-t-il mis en avant la nécessaire négociation du pouvoir politique avec les corps intermédiaires, et sa proximité avec le peuple, mais aucune analyse de la nécessaire transformation de la société (et des corps intermédiaires) ne se dégagea lors de sa campagne. Aucun appel à la mobilisation et la responsabilité individuelle et collective ne fut entendu. Énarque, il fut entouré d'énarques, et décida seul de sa campagne. A l'image de Sarkozy, il en assumait l'entière responsabilité. On est loin du principe d'autonomie des acteurs sociaux et près d'une figure de pouvoir qui les infantilise.

Des deux côtés, les thématiques abordées ont évacués les défis inédits qui se posent en France, en Europe et à la planète et exigent la transformation des sociétés. Les « institution et les valeurs de la république » ont été évoquées à satiété de deux côtés, sans que la question de la crise interne des démocraties actuelles ne soit abordée, fût-ce par allusion. La montée en puissance de la xénophobie et des replis identitaires, qui ont dominé la campagne, ont été abordés avec des lieux communs sur le « peuple qui souffre ». La position humaniste de François Hollande a, certes, tranché avec l'incroyable haine du président immigré pour les immigrés, mais aucune problématisation et, à plus forte raison, aucun effort pédagogique n'a été entrepris pour donner des clefs de compréhension d'un problème social réel et complexe. À la démonisation des immigrés de l'un, l'angélisme de l'autre et des promesses (irréalisables) de contrôle des flux irréguliers qui plaisent tant au peuple du Front National.

Face à la dette, au chômage de masse, à la radicalisation des inégalités, à la crise écologique, à la mondialisation des échanges, au déclin de l'hégémonie occidentale et à la montée en puissance d'autres sociétés animées par des valeurs différentes des valeurs occidentales, les mesures proposées viennent du passé. Elles manquent d'analyse des mutations en œuvre, tant au niveau français qu'européen et planétaire. Sans doute, la remise en question par Hollande de l'austérité, comme seule réponse à la crise, peut provoquer une fissure au dogme fou de la toute puissance des marchés. Mais le noyau dur de l'ultra libéralisme, la libéralisation des échanges et le primat du marché comme seul horizon de l'humanité, reste intouchable. Parmi les personnalités envisagées pour former son gouvernement figurent des noms tel Pascal Lamy, apôtre convaincu du modèle qui est en crise.

Sans doute, les espoirs nés de cette élection ne sont pas négligeables. Et on sera d'accord avec le nouveau président qu'« enfin les ennuis commencent ». Pour nous tous qui sommes appelés à une implication active dans la vie politique qui se dessine.

L'autonomie à la lumière des mutations familiales

Par Philippe De Leener, Université Catholique de Louvain et Inter-Mondes Belgique

La question de l'autonomie passe inévitablement par une réflexion sur la famille. Pour une raison fondamentale : la famille est, par excellence, le lieu social où l'autonomie, et son inverse fonctionnel, la dépendance, se produisent et se reproduisent dans une même dynamique, l'une et l'autre se configurant en miroir. La famille, on le sait, repose sur les alliances de toute nature qui se nouent et se dénouent au fil du temps. Alliances au sein de la fratrie. Mais aussi entre les générations. Sans oublier les alliances interparentales. Alliances qui se jouent à travers le jeu subtil de la régulation, c'est-à-dire la production de règles et normes sans cesse mises à l'épreuve du vécu familial quotidien, justement là où se fabriquent l'autonomie en même temps que la dépendance (1). C'est précisément parce que de telles alliances – tant fonctionnelles qu'affectives – se nouent autour de règles et de normes qu'il devient possible de parler d'autonomie (2). En effet, celle-ci s'élabore au gré des conflits de loyauté – respect ou transgression – qui ne manquent jamais de perturber la vie familiale et ses alliances fondatrices.

Autonomie, dépendance, alliances et loyauté, quatre concepts fondateurs de la réalité familiale (3). Or, il se fait que les réalités et modèles familiaux sont en profonde mutation depuis deux ou trois décennies. Des mutations d'une telle profondeur qu'elles affectent les fondements de nos sociétés contemporaines. Car si les familles se transforment, alors la société elle-même se transforme. Dans ce numéro, nous donnons la parole à trois jeunes chercheurs belges qui précisément examinent certaines facettes de ces transformations, que ce soit la monoparentalité (Martin Wagener), les interdépendances intrafamiliales (Laura Merla) ou les liens entre maternité et engagement social (Catherine Laviollette).

Toutefois, pour prendre toute la mesure de ces transformations, il convient de s'arrêter quelques instants sur un des domaines où celles-ci se révèlent les plus radicales, à savoir les fonctions paternelles et maternelles. Ce qui se passe sous nos yeux, presque banalement, n'est autre que la crise des différences entre les sexes. Bien sûr, biologiquement, les différences subsistent, aujourd'hui encore, fusse seulement parce que,

jusqu'à preuve du contraire, ce sont encore les mères qui portent et mettent au monde les enfants. Ce qui, par contre, semble affecté, particulièrement dans les cadres monoparentaux qu'explore Martin Wagener, est la fonctionnalité de la dissymétrie structurelle que symbolise le père et la mère, particulièrement nette dans le cas des familles monoparentales. Du point de vue de l'autonomie, la dissymétrie parentale est cardinale. Pour deux raisons au moins. Tout d'abord, cette dissymétrie rend à la fois possibles, sensibles et concrètes, la découverte et l'inscription progressive en soi de l'altérité. Dimension cardinale de l'autonomie. En effet, comment devenir autonome sans se découvrir autre ? Sans prendre en compte de l'Autre à la fois comme catégorie et comme dimension constitutive de soi ? Car on est autonome précisément parce qu'on se rend autre à ses yeux et aux yeux d'autrui. Ensuite, seconde raison, l'autonomie se construit dans le rapport à la confrontation. Pas seulement la sienne vis-à-vis des autres. Soit contre ses parents. Mais aussi, surtout même, la confrontation de ses parents entre eux à son sujet, soit pris comme sujet justement. Dans un tel dispositif triadique (soi, son père, sa mère), l'autonomie passe par la remise en question progressive, non pas simplement des règles et normes, mais du cadre dans lequel celles-ci se construisent. Un cadre, soulignons-le, indépendant de sa relation aux personnes impliquées. C'est l'existence d'un tel cadre qui rend légitime l'exercice de la fonction d'autorité. En famille d'abord. Ensuite, par extension, en société. Dans un dispositif dyadique, ce qui est typiquement le cas dans bien des contextes monoparentaux, la confrontation existe aussi mais, cette fois, elle peut faire l'impasse sur l'interpellation du cadre pour se cantonner dans le seul répertoire relationnel, c'est-à-dire la confrontation de soi avec l'autre en position de parent unique. Autrement dit, le rapport à la règle se configure, non plus en regard et à l'intérieur d'un cadre qui s'impose comme un donné, mais dans le système de relations qui prévaut entre les personnes (l'enfant et le parent). L'autonomie alors ne se réalise plus dans la confrontation au cadre régulateur (qui passe par son décryptage et, dès lors, implicitement, par sa reconnaissance, de sorte qu'on s'inscrit dans une logique de rapports, c'est-à-dire en tension avec des

éléments abstraits) mais dans la confrontation aux personnes, cédant le pas à l'exercice des rapports de forces (on se déplace alors dans une logique de relations où il n'est plus question que de personnes réelles et non plus de rôles ou de fonctions comme la logique de rapports l'impose).

La nuance n'est pas mince. Dans le premier cas, la construction de son autonomie exige un détour par la reconstruction d'un cadre de régulation, c'est en quelque sorte une autonomie contributive. Dans le second cas, elle correspond à une prise de pouvoir, soit par le rejet ou par le déni de l'autre comme autorité, soit par la soumission de cet autre. En termes psychologiques, on soulignera, dans ce dernier cas, une autonomie qui épouse le profil de la toute puissance infantile. Ainsi, le passage d'un dispositif triadique (soi, sa mère, son père) à une configuration dyadique (soi et un autre parent, le père ou la mère) transforme complètement le cadre éducatif et remet en question le principe même d'une autorité légitime sous la forme d'une tierce instance en surplomb. Le père (compris ici au sens fonctionnel du terme) n'est plus en position d'exercer pleinement la fonction symbolique du détenteur de la Loi.

L'enjeu qui se joue dans le répertoire familial concerne le genre d'autonomie que privilégie la société à travers les dynamiques familiales contemporaines : une autonomie qui privilégie le repli sur soi et ses préférences, soit alors une autonomie narcissique ? Ou, au contraire, une autonomie qui se construit dans le rapport à autrui et à la société, c'est-à-dire, comme le suggère avec raison Laura Merla, une autonomie qui rattache le sujet à sa société ? Une telle autonomie, que l'on peut qualifier de contributive, construit à la fois, dans le même mouvement, le sujet et la société dans laquelle il s'investit et à laquelle la construction de son autonomie contribue. Il s'agit d'une autonomie qui se fabrique en même temps qu'elle élabore des dépendances. Ce sont toutefois des dépendances voulues et conscientes, parfois même arrimées à un engagement social comme le souligne Catherine Laviollette. Une autonomie qui se configure alors aux antipodes d'une déclinaison narcissique de l'autonomie dynamisée par la réalisation de ses plaisirs et de ses préférences.

Les mutations familiales placent les parents désormais isolés dans des rôles et face à des défis nouveaux, celui de se réaliser à la fois comme parent et comme agent social mais aussi

celui de transmettre à leurs enfants les ressources et repères qui les conduiront sur la voie d'une autonomie véritablement contributive. Ce transfert qui, auparavant, se réalisait plus facilement du fait de la confrontation des fonctions paternelles et maternelles exige aujourd'hui un surcroît de travail parental que la vie de tous les jours ne rend nullement aisé, faute de temps, mais aussi faute d'une légitimité bien assise, comme le suggère clairement la lecture des chercheurs belges.

- (1) Je n'ai pas la place ici d'élaborer cette idée fondamentale suivant laquelle le concept d'autonomie ne peut s'analyser complètement – ni se forger – indépendamment du concept de dépendance. Pour faire simple, je dirais ici que l'autonomie correspond d'une manière ou d'une autre au passage délibéré, et donc réfléchi, d'une dépendance fonctionnelle à une autre. Pour accepter cette proposition, il convient cependant de soigneusement distinguer entre le discours de l'autonomie (sa mise en mots et son arrimage à des représentations) de l'autonomie pragmatique (sa traduction en gestes et actes).
- (2) Car l'autonomie est à la fois relationnelle (se rendre autonome d'autrui) que fonctionnelle (développer une marge de manœuvre propre à soi et fondatrice de soi en tant qu'instance autonome).
- (3) Ceux qui sont familiers des approches systémiques en thérapie familiale verront immédiatement où mène l'allusion.

L'autonomie féminine face à l'épreuve de la monoparentalité

Par Martin Wagener, doctorant en sociologie au CRIDIS-UCL/PRFB

Dans cet article, nous envisageons de discuter la question de l'autonomie dans le cas des femmes vivant en situation de monoparentalité. En effet, la notion d'autonomie familiale prend des connotations diverses face à l'analyse des trajectoires de la monoparentalité. Les femmes – comme c'est le cas dans la grande majorité des situations – vivent la monoparentalité sur différents modes : tantôt le regret du couple perdu domine et tantôt les femmes font un deuil de leur situation antérieure pour revivre une vie d'adulte de manière plus émancipée ou autonome. Cette autonomie ne tombe cependant pas du ciel et n'est pas le produit d'un pur travail d'un individu face à lui-même. Le présent article tente d'éclairer l'autonomie des femmes en situation de monoparentalité.

Si le débat entre différentes approches scientifiques – stigmatisation, reconnaissance des différentes formes familiales – et le degré d'acceptation de la monoparentalité reste d'actualité (1), différents travaux antérieurs nous apprennent la nécessité d'une approche séquentielle (2) qui rende compte de l'évolution des situations de monoparentalité, qui prenne en compte comment s'est passé la séparation, comment sont mises en place des systèmes de garde partagée, comment se vit le rapport au travail. À partir de notre travail empirique dans le contexte bruxellois qui partait de l'analyse des statistiques descriptives disponibles (4) et lors de l'analyse d'une double vague d'entretiens biographiques et 'extropsectives (5)' avec une cinquantaine de mères (et quelques pères) en situation de monoparentalité, nous avons croisé les trajectoires individuelles avec les épreuves sociétales (vie familiale, travail et logement) et l'offre institutionnelle (6). Le concept d'épreuve a permis de cerner les manières dont les transformations structurelles s'inscrivent dans les parcours personnels. Notre approche s'appuie également sur la notion de supports : « *il s'agit en effet de repérer et de rendre compte des manières effectives par lesquelles les individus parviennent à se tenir face au monde (7)* » ; autrement dit, sur quoi ils peuvent s'appuyer pour faire face aux épreuves sociétales.

1. Être femme et être mère. Une conciliation ambivalente

En retraçant les liens entre parentalité et maternité, nous avons été amenés à saisir les controverses traitant de l'ambivalence entre « être femme et mère ». La condition féminine se trouve aujourd'hui prise entre être à la fois une femme, épanouie et sujet de sa propre vie, tout en étant une mère qui trouve satisfaction dans la maternité. Les deux orientations « *sont bien et sont mal (8)* », ce qui représente une injonction paradoxale assez importante, comme le disait Yvonne Knibiehler (9).

Nathalie Heinich retrace dans l'introduction de son livre, *Les ambivalences de l'émancipation féminine (10)*, la coexistence de deux ordres (11). Premièrement, il y a les « traditionnels états de femme » où une distinction claire s'opère entre la première femme (« la mariée légitime »), la deuxième femme (la maîtresse), et la tierce (dont l'indépendance économique se paie d'un renoncement à la vie sexuelle). La modernité – nous ajoutons la deuxième – marque l'avènement d'un nouvel état de femme : « *La « non liée » marque un nouvel état, impensable auparavant, où la femme peut être indépendante économiquement tout en ayant une vie sexuelle qui ne la coupe pas pour autant d'une vie sociale : cas, aujourd'hui, des célibataires et des divorcées aussi bien que des femmes mariées pour autant qu'elles aient un emploi (12)* ». La pensée analytique, qui ne prendrait en compte ces différents états de femmes seulement que comme des phases successives, placerait les femmes devant une culpabilité collective, entre volonté d'émancipation et volonté de garder des « liens ». Nathalie Heinich souligne la coexistence actuelle de ces différents « états de femme » qui font en sorte que les femmes se trouvent face à une ambivalence entre une volonté d'émancipation et la volonté de garder de liens.

La condition féminine peut alors s'analyser selon cinq composantes (un problème d'organisation matérielle, la redéfinition du rôle masculin, le partage des tâches ménagères, l'identité personnelle et/ou familiale et le travail rémunéré). En prenant en compte que : [...] toutes les femmes d'aujourd'hui, pour la

plupart, ont en tête les deux modèles d'excellence que sont l'indépendance par le travail d'une part, et le lien conjugal et matrimonial, d'autre part. Cette duplication des modèles entraîne à la fois une double possibilité de satisfaction (le bonheur dans le travail, le bonheur dans l'amour), et une double contrainte, dès lors qu'il faut réussir dans des registres très différents, sinon incompatibles. Sous sa forme vulgarisée, c'est le fameux « stress de la superwoman » : phénomène bien connu des magazines féminins, mais dont on ne semble pas avoir identifié clairement les composantes (13) ». Dans ce qui suit, nous allons donc rendre compte des manières dont les femmes perçoivent leur place dans la société et comment elles se positionnent entre être femme et être mère.

Alain Touraine, dans son livre, *Le monde des femmes*, affirme, quant à lui, que les femmes « [...] ne croient pas à la nécessaire disparition de l'identité féminine, ne se considèrent pas comme des victimes, quand bien même elles ont subi des injustices ou des violences et, on s'en convaincra vite, portent en elles des projets positifs, le désir de vivre une existence transformée par elles-mêmes (14) ». Il prend en compte trois formes de féminité : la femme-nature qui est marquée par son aspect biologique et qui l'inscrit dans un certain rapport à la maternité ; la femme-victime est celle qui vit dans un rapport marqué par la domination que subissent toujours encore les femmes aujourd'hui ; enfin, la femme-sujet qui se définirait à la fois comme femme et comme mère. Alain Touraine reconnaît une certaine affirmation première de la féminité – « Je suis une femme » – qui inclut que les femmes sont des êtres sexués et dominés, mais qui souligne qu'elles veulent d'abord et avant tout être femme, ce qui va au-delà des attributions faites par d'autres : « Se définir comme femme revient à placer au centre de sa vie un certain rapport de soi à soi, la construction d'une image de soi comme femme, une affirmation première qui ne se laisse pas enfermer dans différents mouvements politiques ou courants scientifiques quelconques (15) ». Cette affirmation identitaire ne se passe pas dans un contexte « hors du social », l'individu étant pris dans des rapports sociaux : « Il faut saisir cette dualité du « je », qui est à la fois déterminé par la société et par l'ordre qu'elle impose, et porteur d'une demande de liberté et d'une capacité à construire la société et les rapports sociaux, au lieu d'être déterminé par eux (16) ». Touraine ajoute : « Et la femme-sujet n'est pas une déesse ou une statue, mais un être humain qui gère

(difficilement) les rapports entre ses rôles sociaux, dont elle ne peut se défaire, son expérience biologique inséparable du rapport aux enfants, ses rapports à un être aimé, qu'il soit du même sexe ou non, et enfin son rapport à soi-même, la reconnaissance (recognition) de soi est au centre de la construction de soi. Le sujet ne plane pas au-dessus des batailles ; il combat pied à pied, reçoit des coups et des blessures auxquels il succombe parfois, mais porte en lui un espoir qui donne sens à la vie de beaucoup (17) ». La question qui nous intéresse ici est de voir comment les ambivalences sont vécues et comment elles oscillent entre plusieurs manières d'« être femme ».

Il s'agit maintenant de retracer les différentes situations à partir de quatre volets : la manière dont les mères rendent compte de la maternité ; comment « elles prennent sur soi » les difficultés économiques ; comment elles parlent de l'ambivalence qui engendre une « culpabilité » en lien avec un manque permanent de « temps », ce dernier étant considéré comme une ressource rare qui fait que la conciliation entre les deux domaines de la féminité (femme et mère) peut être marqué par des renoncements dans différentes parties de leurs vies.

2. La maternité

Différentes normes sont véhiculées pour conseiller ce que sera la « bonne mère » dans la société. La maternité est fortement discutée entre différents courants féministes. Disons-le directement, à travers la lecture de nos entretiens avec des femmes en situation de monoparentalité, nous avons trouvé beaucoup de signes d'une ambivalence de vouloir être à la fois femme Et mère, comme le suggérait Alain Touraine ou Nathalie Heinich. Mais dans les situations de monoparentalité, la tension a souvent tendance à être difficilement réduite.

Les situations de vie ont un poids assez fort sur les possibilités d'assurer les deux composantes identitaires entre être femme et mère. Le travail rémunéré que font les mères opère une influence majeure sur les possibilités d'influencer la tension entre les deux pôles de l'identité. Rachida, une jeune mère de 26 ans qui a dû arrêter ses études et reprendre un travail lors de sa grossesse suite au départ de son compagnon, explique comment la combinaison entre son identité de mère avec l'identité de femme tend plutôt vers la première: « Pour le moment, c'est que maman, je me suis vraiment laissée aller là-dedans. Pour le moment, c'est vrai que, et ma

sœur me le dit souvent, il y a maman et femme, il faut pas que t'oublies que tu es une femme aussi. Et voilà quoi : « faut pas vivre que pour ta fille, o.k., mais t'as aussi une vie à côté », t'es pas vieille! En gros, et c'est vrai que bon pour le moment, depuis qu'elle est née, je m'occupe que d'elle et... (Vous ne sortez plus, vous-même ?) Ah non, ça fait deux ans, [...] Mais ça fait plus de deux ans que je ne suis pas partie au cinéma, que je n'ai pas été au restaurant. Une fois je crois, si.» Maintenant, il lui arrive parfois de laisser sa fille chez ses parents pour aller par exemple boire un verre avec les collègues, tout en faisant attention de ne pas « la laisser trop souvent ». Les mères avec des très jeunes enfants, et d'ailleurs souvent aussi les autres, trouvent, d'un côté, difficilement des gardes en soirée ou en week-end, mais, de l'autre côté, elles s'interdisent pour le bien de l'enfant de sortir. Ne pas être un poids pour l'autre, ni être une « mauvaise mère » qui (dé-)laisse son enfant se combine alors souvent à une culpabilité dont presque toutes les mères ont parlé.

À travers l'analyse d'autres extraits, il ressort que la maternité est assez largement un domaine important ou plutôt un domaine « allant de soi », pour les femmes. Dans les situations que nous avons retenues, quelques-unes ne travaillaient pas et elles ne voyaient pas comment mieux combiner un travail (ou une formation) avec les charges éducatives qu'elles ont. Les mères qui ont un emploi parlent souvent de l'épuisement qu'elles éprouvent face à la double journée de travail, tout en trouvant de la reconnaissance et du bonheur dans les deux domaines.

3. Prendre sur soi

Dans la plupart des situations, les mères se trouvent souvent seules avec leurs enfants. Face aux moyens économiques précaires et face aux marges d'action limitées, presque toutes les mères disent à un moment ou l'autre qu'elles « savent prendre sur elles-mêmes ». Nous avons entendu cette phrase dans des contextes allant d'une simple constatation de l'importance de l'allocation des budgets en préférence aux enfants, jusqu'à des situations où les mères s'interdisent quasiment de mener leur propre vie. Dans ces situations où il n'est pas vain de parler de 'sacrifice', les mères visent à ce que l'enfant s'en sorte mieux qu'elles-mêmes, qu'il reçoive le nécessaire pour faire face aux épreuves de la vie.

Prenons l'exemple de Mathilde qui est au chômage depuis la naissance de son troisième

enfant qui a maintenant treize ans. Elle explique qu'elle applique une gestion rigoureuse pour que les enfants ne doivent pas subir des manquements. Le plus important pour elle est que ses enfants poursuivent l'école et que sa fille, plus particulièrement, puisse finir sa formation en gestion : « ils sont tous à l'école, c'est important l'instruction, ils doivent aller à l'école, le plus longtemps possible, le plus loin qu'ils peuvent aller. Il n'y a pas de raison parce que je suis un parent monoparental que mes enfants ne puissent pas avoir les mêmes chances qu'un couple. ». Le futur de ses enfants est donc ce qui est le plus essentiel pour elle en ce moment.

4. La mauvaise conscience et le manque de temps

Ce sont surtout les mères qui travaillent qui éprouvent souvent une certaine culpabilité à laisser l'enfant à l'école/garderie ou à la crèche. D'autres mères ont des difficultés à s'accorder « une soirée de libre » pour sortir ou faire autre chose avec d'autres adultes. Le temps est une ressource rare et précieuse pour les parents. Gaëlle explique comment c'est la « course » le soir, quand elle rentre de son travail en allant chercher l'enfant à la crèche : « *Le soir, c'est la [...] Non, si je veux passer un petit peu de temps et jouer avec eux et être à leur écoute, je dois zapper des choses comme la nourriture ou... Donc, ils mangent le repas chaud à l'école, comme ça je suis sûre qu'ils ont un bon repas par jour, puis le soir c'est plus pizzas ou ..., même si je n'ai pas envie, même si ça ne fait pas partie des choses que j'aime, mais ..., voilà je n'ai pas trop le choix quoi !* ». Le temps est une ressource rare dans les situations de monoparentalité. Manger « bien » ou jouer avec les enfants, la situation oblige à faire en permanence des choix entre l'un et l'autre. Dans ce rythme-là, il devient difficile de penser encore à soi-même : « *Je donne très peu de temps pour moi, ça j'ai remarqué pour l'instant. Avant j'allais faire du sport ou aller faire du bête shopping pour moi, que pour moi, non. J'ai perdu ça. On doit presque venir me chercher à la maison en me disant 'on sort !'* ». Ces propos, comme ceux de nombreuses autres femmes, mettent bien en évidence la presque impossibilité pendant une journée de semaine normale de s'accorder du temps pour soi-même.

Pour Béatrice, l'importance de prendre soin de soi-même n'est ni une catégorie abstraite ni une nécessité d'un temps spécifique et planifié. C'est lors d'une « journée normale » qu'elle ressent le

plus le besoin de « souffler » : *« j'ai envie d'être en train de faire la cuisine sans qu'il m'interrompe 5 fois et que, pendant ce temps, le papa donne son bain »*. L'alternance entre les différentes tâches ménagères et éducatives est une « jonglerie » quotidienne pour savoir trouver un certain équilibre fragile. Dans cette gestion continuelle de l'équilibre, comme on est tout seul, il faut forcément se donner des priorités. Si la priorité n'est pas toujours l'enfant, puisqu'il y a le travail rémunéré et les tâches ménagères, alors peut émerger cette « culpabilité » de ne pas être assez « bonne mère » : *« je ramenait tous les jouets inimaginables, mais je pense qu'à un moment donné, il faut dépasser ça assez vite. Parce qu'en fait, c'est ultra nuisible pour l'enfant et soi-même ; parce que l'enfant, ce n'est pas ça qu'il veut, c'est pas ça dont il a besoin »*. La compensation par les jouets ou les cadeaux peut alors être un comportement face à cette culpabilité, mais Béatrice se rend vite compte que ce n'est pas cela qu'elle veut donner. Elle essaie alors de mettre en place des moments qualitativement importants (jouer, des balades à deux, aller à la piscine, etc.), au lieu de culpabiliser de ne pas passer assez de temps avec son fils. Elle a dû faire tout un travail sur elle-même pour dépasser cette « culpabilité » et d'accepter de laisser l'enfant auprès de la famille. Un autre comportement qui lui permet de trouver des petits moments pour elle, tout en « faisant du bien » à son fils, sont les invitations régulières des copains de son fils. Elle a remarqué que non seulement elle pouvait faire autre chose que de « jouer aux Playmobil tous les samedis », mais aussi que son fils en prit plaisir.

Les propos de Sally, qui travaille à temps plein, suit une formation universitaire en cours du soir et qui essaie de trouver le plus de moments qualitativement important avec sa fille, résument bien cette volonté de ne pas être réduit à une seule dimension : *« Je suis mère, je suis femme, mais, en même temps, j'ai acquis, sans m'en rendre compte, une liberté dans mes mouvements par la force des choses, parce que je dois assumer des rôles différents et, parfois, le fait de m'arrêter à un café, c'est vraiment, c'est pour souffler... ça, c'est à la limite une réaction d'homme, je vais dire, c'est vrai qu'il y a la femme libérée. Enfin, je suis quelqu'un d'émancipée, c'est pas ça mais, parfois je me mets sur une terrasse et je me dis : « mince quoi j'ai envie de me mettre à une terrasse », et, spontanément parfois, j'ai envie de mettre les pieds sur la table, vous voyez c'est des réactions, vraiment pour... en fait c'est pour relaxer »*. Elle

se sent donc d'un côté femme libérée et de l'autre, elle voit aussi qu'elle a un horaire très chargé pour combiner son travail avec l'éducation de sa fille. Elle trouve que la monoparentalité lui a permis de se construire certains espaces de liberté tout en la laissant à l'épreuve de plusieurs contraintes.

5. Conclusion : l'autonomie

L'ambivalence entre être mère et être femme reste donc centrale dans la plupart des situations que nous avons évoquées. Danilo Martuccelli a obtenu des résultats comparables : *« Les femmes veulent obtenir un espace à elles au cœur de la maternité. Il ne s'agit pourtant pas forcément d'une remise en question de l'« instinct maternel », toujours présent dans les discours de bien de femmes, mais plutôt d'une revendication pratique de la légitimité d'un espace à soi à côté des obligations maternelles (18) »*. Les femmes veulent combiner les deux domaines pour construire leur identité (19) : *« D'un côté elles veulent les moyens de leur indépendance, la possibilité de s'affirmer dans une profession, une vie conjugale et sociale épanouissante. De l'autre, l'expérience de la maternité et tous les bonheurs et l'amour qu'incarne un enfant. Bref, comme disent les américains : « To have it all. » » (20).*

Dans les situations monoparentales, s'il y a garde partagée c'est surtout aux femmes qu'incombe la majeure partie des tâches éducatives. Et ce sont surtout elles qui subissent ce conflit de manière encore plus aiguë. Si les femmes veulent travailler, elles doivent d'abord trouver une forme de garde pour enfants durant la journée (crèche, halte-garderie, école, etc.), mais pour ces femmes la « double journée (21) » de travail devient une réalité. Après le travail salarié vient le travail d'entretien des enfants et du ménage. Peu de place reste pour « soi-même » dans ces situations. D'autres mères prennent les « obligations maternelles » très à cœur et s'interdisent à elle-même tout projet d'ouverture vers les autres. Si à cela se rajoute le manque d'activité socio-professionnelle, nous retrouvons alors « la maternité assignée à domicile », qui peut parfois être vécu comme un « étouffement ».

La possibilité de trouver une assise dans l'ambivalence entre être mère et être femme suit très fortement le gradient socio-économique en lien avec les soutiens et supports que les personnes parviennent à mobiliser. L'État est aussi garant de la mise en place d'une infrastructure de supports (politiques publiques,

sécurité sociale, droits, etc.) qui permettent aux individus de se tenir face au monde. Les femmes se construisent leur identité dans un contexte qui est marqué par l'ambivalence d'être à la fois une mère qui investit la maternité. Et une femme qui poursuit des projets personnels et professionnels, comme nous l'ont fait remarquer Nathalie Heinich (22) et Alain Touraine (23). Cette ambivalence est loin d'être résolue, puisque le manque de temps d'un côté et le manque de soutiens et de supports à la parentalité de l'autre ont des effets importants sur les possibilités de se construire et de vivre une plus grande autonomie. C'est au croisement des protections sociales et des efforts personnels que les individus doivent se construire une (in)certaine sécurité de trajectoire, en élargissant un peu les marges d'autonomie, pour affronter l'épreuve de la monoparentalité.

(1) David O., Eydoux L., Sechet R., Martin C., Millar J., Les familles monoparentales en Europe, Cnaf Dossier d'études n°54, 2004.

(2) Le Gall D., Martin C., Les familles monoparentales, évolution et traitement social, Paris, ESF Editions sociales françaises, 1987. ; Bawin-Legros B., Familles, mariage, divorce. Une sociologie des comportements familiaux contemporains. Bruxelles-Liège: Pierre Mardaga, 1995 (1988). ; Beck U., Beck-Gernsheim, E., Das ganz normale Chaos der Liebe, Suhrkamp, 11^{éd.}, 1990, 304p.

(3) Neyrand G., Rossi P., Monoparentalité précaire et femme sujet, Ramonville Saint-Agne, Editions érès, 2007 et 2004.

(4) Wagener, M., La monoparentalité à Bruxelles – Première esquisse des données statistiques disponibles, CriDIS, working paper n°27, 2011, 21p.

(5) Martuccelli D., La société singulariste, Armand Colin coll. "Individu et société", Paris, 2010.

(6) Le lecteur intéressé pour consulter le rapport complet : Wagener, M., Rapport intermédiaire pour le jury - Trajectoires de monoparentalité : relations au travail et au logement, Prospective Research for Brussels/INNOVIRIS, septembre 2011.

(7) Caradec, Martuccelli, Matériaux [...], op.cit., p 22.

(8) Knibiehler Y., Mémoires d'une féministe iconoclaste, Hachette Littératures, 2010, p. 243

(9) Idem.

(10) Heinich, N., Les Ambivalences de l'émancipation féminine, Albin Michel, 2003, 160p.

(11) Ibidem., p.8

(12) Ibid., p.8

(13) Ibid., p.10

(14) Touraine A., Le monde des femmes, Paris, Fayard, 2006, p.26

(15) Ibidem., p.33

(16) Ibid., p.40

(17) Ibid., p.59

(18) Martuccelli D., Forgé par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine, Paris, A. Colin, 2006, p.169

(19) Rajoutons encore qu'un autre domaine de la libération de la femme, à savoir la possibilité de vivre plus personnellement sa sexualité, a été peu évoqué lors des entretiens. Quand les femmes en parlent, c'est plutôt en évoquant qu'elles ont aussi des besoins pour elle, qu'elles doivent vivre une « intimité partagée » avec quelqu'un. L'aspect plus « sexuel » a été peu exprimé, et nous n'avons pas entrepris de creuser là où on sentait que les femmes n'avaient pas envie d'en parler, mais les aspects touchant à la recherche d'une relation, d'une proximité avec un autre homme (ou femme) ont été traités à plusieurs reprises.

(20) Badinter, E., Le Conflit : La Femme et la mère, Le Livre de Poche, 2010, p.153

(21) Garcia, S., Mères sous influence : De la cause des femmes à la cause des enfants, Éditions La Découverte, 2011, 376 p.

(22) Heinich, N., op.cit.

(23) Touraine A., Le monde des femmes, op.cit.

Migrations, vieillissement et interdépendances familiales

Par Laura Merla

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, la Belgique a régulièrement fait appel à des migrants pour combler des besoins de main d'œuvre dans des secteurs-clés de son économie. Aujourd'hui encore, l'Union européenne envisage la migration comme une réponse aux défis que le vieillissement de la population représente pour la viabilité de nos systèmes de sécurité sociale. Les flux migratoires récents se distinguent des précédents par la diversification des pays d'origine dont émanent les migrants et l'augmentation significative de la proportion de femmes initiatrices de projets migratoires. On assiste, parallèlement à ces changements, au vieillissement de la population immigrée en Belgique. La féminisation des flux migratoires et le vieillissement des autochtones modifient progressivement la perception des migrants et des enjeux liés à leur présence en Belgique, tant dans le champ de la recherche que du politique en faisant surgir sur le devant de la scène la question du soin aux enfants et aux personnes dépendantes.

L'ethno-stratification des marchés du travail belge et européen pousse une part non négligeable de femmes migrantes vers le secteur du soin et du travail domestique, formel et informel. Le terme de « chaînes globales de soins » vise à mettre au jour un véritable système économique globalisé qui attire des femmes 'du Sud' vers les pays 'du Nord' pour pallier, dans la sphère privée, à la montée des femmes sur le marché du travail et aux besoins grandissants d'externalisation des tâches domestiques et de soin des membres de la famille dépendants, et, dans la sphère publique, au déficit de main d'œuvre dans le secteur des soins de santé. Ce mouvement global entraînerait dans certaines communautés d'origine une fuite du « care » comparable à la fuite des cerveaux, les femmes migrantes qui ne peuvent dans un premier temps voyager avec leurs enfants les laissant aux bons soins d'autres personnes (membres de leur famille, travailleurs domestiques, institutions) alors que le personnel qualifié délaisse les structures de soin des pays du Sud afin de chercher meilleure fortune au Nord. Parce que les femmes ont, dans de nombreuses sociétés, la principale responsabilité du soin aux personnes dépendantes, leur migration fait surgir la question du bien-être physique et psychique de

ceux qu'elles laissent « derrière elles ».

La représentation d'une division stricte des rôles entre hommes pourvoyeurs de revenus et femmes responsables du soin des enfants a contribué à l'invisibilisation du coût émotionnel que la migration des hommes pouvait comporter, tant pour eux-mêmes que pour les membres de leurs familles et leurs enfants en particulier. La féminisation des migrations, et les séparations mères-enfants qu'elle peut engendrer, frappe par contre les esprits. Des études récentes tendent à relativiser les analyses qui présentent les migrantes et leurs enfants comme des victimes passives condamnées à une séparation irrévocable, en montrant notamment que la séparation n'est souvent qu'une étape dans le cycle migratoire et que les nouvelles technologies de la communication permettent aux familles qui y ont accès de maintenir le contact à distance et donc aux mères de continuer à jouer un rôle de premier plan dans l'éducation et le bien-être affectif de leurs enfants.

Une attention moindre a été portée au fait que les migrantes – et les migrants – laissent également « derrière eux » des parents vieillissants envers lesquels ils ont des obligations. La solidarité intergénérationnelle revêt une importance fondamentale dans des sociétés caractérisées par des systèmes de protection sociale faibles et inégalitaires. Le fait que les migrants et leurs parents vieillissants continuent à échanger soutien financier, émotionnel, personnel et pratique remet largement en question l'idée que la distance géographique conduit automatiquement au délitement des liens et solidarités familiaux. La requalification des familles de migrants en familles « transnationales » ou « multi-locales » vise précisément à reconnaître le maintien des liens et des interdépendances par-delà les frontières géographiques. Les membres de ces familles dispersées échangent diverses formes de soutien à l'occasion de visites dans le pays d'accueil ou d'origine, mais également à distance via l'utilisation des technologies de communication comme le téléphone et internet. Comme Philippe de Leener le signalait dans cette revue (1), ces technologies contribuent à effacer la distance et rendent moins pressant le

besoin de coprésence physique. Elles permettent en effet aux migrants et à leurs proches (parents, enfants...) de rester connectés, de se voir et de se parler parfois quotidiennement, sans toutefois effacer totalement le besoin de se rencontrer « physiquement ».

La distance géographique – et temporelle, liée notamment au décalage horaire – continue en effet à compter et à exercer une contrainte sur les pratiques. D'abord, parce que tous les migrants et leurs proches n'ont pas le même accès aux technologies de la communication et à internet en particulier. La fracture numérique entre pays du nord et du sud tend à se réduire, mais demeure importante. Elle sépare également différentes catégories de population au sein d'un même pays, au nord comme au sud, en fonction des niveaux d'éducation, de l'âge, du genre ou des classes sociales. Ensuite, parce que toutes les formes de soin ne peuvent s'échanger à distance : l'assistance « physique » à une personne dépendante ne peut être fournie qu'à l'occasion de visites. Plusieurs études ont montré que les obligations familiales en matière de soin sont un puissant moteur des déplacements à court et à long terme, certains migrants allant jusqu'à renoncer à leur situation dans le pays d'accueil pour se rendre au chevet d'un parent dépendant (2).

La définition de la famille qui sous-tend les politiques migratoires belges, et le regroupement familial en particulier, s'appuie sur l'image de la famille nucléaire composée d'un père, d'une mère et de leurs enfants. Le fait que la famille étendue continue à jouer un rôle majeur dans de nombreuses sociétés du 'Sud' et que les migrants puissent jouer un rôle non négligeable dans le soutien non seulement financier, mais également émotionnel, pratique et personnel à leurs parents vieillissants n'est absolument pas pris en compte par les pouvoirs publics, comme en témoigne la récente réforme de la procédure de réunification familiale dont sont désormais exclus les ascendants des belges d'origine étrangère. Les barrières qui sont mises à l'encontre de la migration des personnes âgées participent également d'une vision, qui sous-tend les politiques migratoires de nombreux Etats, selon laquelle les personnes âgées représentent un coût potentiel pour les systèmes de sécurité sociale, déjà mis en danger par le vieillissement de la population. Si l'on peut en effet difficilement nier que ces candidats à l'immigration auront un jour besoin de soins médicaux qui représenteront un coût pour la collectivité, la représentation de personnes vieillissantes comme un fardeau pour

la société fait totalement l'impasse sur la contribution que ces mêmes personnes peuvent apporter directement à leurs proches en leur rendant les divers services que les aînés autochtones rendent déjà à leurs propres enfants, comme le soutien à la conciliation entre vie familiale et professionnelle, via la prise en charge des enfants non-scolarisés ou, en-dehors des heures d'école, la garde d'enfants malades, l'aide aux tâches ménagères, les conseils d'ordre pratique, les coups de pouce financiers, etc. Les parents âgés ne sont pas des bénéficiaires passifs du soutien de leurs enfants, ils participent, au contraire, activement à la solidarité intergénérationnelle tant que leur état de santé le permet. Cette absence de reconnaissance du rôle que les aînés allochtones jouent en matière de solidarité familiale est d'autant plus interpellante que les politiques européennes en matière de vieillissement misent en grande partie sur le maintien de l'autonomie des personnes âgées, qui passe par la lutte contre l'isolement et le maintien des liens sociaux, et par la promotion du vieillissement dit « actif ». L'Union européenne a d'ailleurs désigné l'année 2012 « année européenne du vieillissement actif et de la solidarité entre les générations ». L'un des objectifs est de « sensibiliser à la valeur du vieillissement actif en soulignant la contribution des personnes âgées à la société et à l'économie en mobilisant davantage leur potentiel » (3). Force est de constater que l'idée que des personnes âgées de 60 ans et plus puissent non seulement être autonomes, mais également contribuer au bien-être des membres de leur famille et, par delà, au bon fonctionnement de l'ensemble de la société ne semble pas s'étendre aux candidats-migrants âgés désireux de rejoindre leur famille en Belgique.

La question de vieillissement ne touche pas uniquement les nouveaux migrants, elle concerne massivement les premières générations de migrants italiens, espagnols, grecs, turcs, marocains, etc. qui se sont installés en Belgique dans la fleur de l'âge et qui atteignent et dépassent aujourd'hui l'âge de la retraite. Un rapport d'expertise commandité par la Fondation Roi Baudouin s'est spécifiquement penché sur la question des migrations et du vieillissement (4), et met, notamment, en avant les écarts culturels entre, d'une part, les attentes des migrants âgés et de leurs proches quant à la manière de prendre en charge des personnes vieillissantes et, d'autre part, les dispositifs existant en Belgique. Le rapport souligne notamment la grande réticence des migrants d'origine marocaine à recourir à

des aides à domicile et au placement de personnes âgées en maison de repos et/ou de soins, cette dernière option en particulier étant ressentie comme une forme d'abandon, de non-respect des obligations filiales, et une source de honte vis-à-vis des autres membres de la communauté. Ce décalage tient également à une construction culturelle différenciée de la notion de « bien-vieillir », qui, si elle est souvent associée à l'idée que les personnes âgées devraient conserver leur autonomie le plus longtemps possible, peut renvoyer à des constructions très différentes des interdépendances intergénérationnelles. Une étude menée auprès de migrantes âgées vivant en Grande-Bretagne montre, par exemple, que celles-ci associent le bien-vieillir à l'interdépendance, par opposition à l'indépendance (5). Une autre étude montre que des parents âgés italiens et néerlandais ont une conception très différente du vieillissement et de ses conséquences sur leur inscription dans le groupe familial. Alors que les premiers insistent sur le fait que le maintien de leur autonomie passe par une grande participation à la vie de leurs enfants et de leurs petits-enfants, les seconds devant être prêts à les accueillir le jour où ils auront besoin de davantage de soins, les seconds mettent en avant l'importance d'être indépendants vis-à-vis des autres membres de leur famille, ce qui implique de continuer à vivre seul le plus longtemps possible en ayant recours à des services payants à domicile et à rejoindre une institution si la dépendance devient trop grande. C'est cette dernière conception qui guide les récentes politiques de gestion du vieillissement en Belgique, et qui misent sur le développement de technologies et services permettant aux personnes vieillissantes de rester chez elles le plus longtemps possible – chez elles, donc ni chez leurs enfants, ni en institution. Cette idée qu'autonomie rime avec vie en couple ou en solo s'oppose à d'autres conceptions des relations familiales et du vieillissement qui se nourrissent de, et encouragent, la cohabitation intergénérationnelle.

Conclusion

Le contexte migratoire éclaire d'un jour particulier la question du lien entre autonomie, vieillissement et liens intergénérationnels. Les projets migratoires et leur évolution au fil de l'expérience migratoire témoignent d'une tension entre autonomisation réelle ou désirée et (ré)affirmation des obligations et devoirs familiaux. Un projet migratoire qui s'articule

autour du désir de s'affranchir d'obligations familiales ressenties comme trop pesantes peut évoluer vers une renégociation de la place du migrant dans son groupe familial mais l'issue de cette négociation est incertaine. Il est notamment ressorti de l'enquête que j'ai menée auprès de migrants salvadoriens résidant en Belgique et en Australie que la difficulté à s'insérer dans la société d'accueil, le manque de reconnaissance dans la sphère professionnelle et l'expérience de la discrimination pouvaient conduire certains migrants à se replier sur leur inscription dans la sphère familiale et à surinvestir le rôle de "bon fils" ou "bonne fille" qui prend soin de ses parents âgés en dépit de la distance (6). La disponibilité quasi-permanente que procurent les nouvelles technologies de la communication peut également mettre à mal les projets d'autonomisation et renforcer les attentes des parents à l'égard de leurs enfants, qu'ils soient "physiquement" proches ou non (7).

D'autres projets migratoires s'inscrivent, dès le départ, dans une stratégie de survie du groupe familial, le migrant étant investi de la mission d'envoyer à ses proches les fonds qui leur permettront de faire face à une situation précaire et à la faiblesse du système de protection sociale du pays d'origine. Mais la confrontation à une société dans laquelle l'individualisme prime sur les devoirs familiaux peut amener les migrants à remettre en question la mission dont ils ont été investis, portés par un nouveau désir d'autonomisation. Ceci peut créer des tensions entre les attentes des parents demeurés dans le pays d'origine et les enfants adultes qui conçoivent désormais différemment les interdépendances familiales et les réponses à apporter aux besoins accrus de soins liés au vieillissement. Ces tensions peuvent être encore plus vives lorsque les parents âgés rejoignent leurs enfants dans le pays d'accueil et que ces derniers ne peuvent prendre soin d'eux de la manière dont ils le souhaiteraient, parce que leurs conceptions ont évolué et/ou parce qu'ils ne sont pas désireux ou à même de se désinvestir de la sphère professionnelle pour s'occuper de leur parents dépendants.

Ceci m'amène à une dernière interrogation qui a trait aux influences réciproques que divers modèles culturels peuvent exercer les uns sur les autres. Car, tout comme la vie dans une société guidée par une vision des relations intergénérationnelles empreinte d'individualisme peut amener les migrants à remettre en question les conceptions qu'ils ont héritées de leur société d'origine, la multiculturalité au sein de la société

d'accueil peut elle aussi remettre en question les modèles dominants qui y ont cours. L'avenir nous dira si, en Belgique, l'augmentation significative du nombre de familles d'origine étrangère et de personnes âgées "allochtones", amènera à une redéfinition du "bien-vieillir" et de l'inter-relation entre autonomie et solidarités intergénérationnelles. On sera aussi particulièrement attentif à la possibilité que ces parcours migratoires puissent contribuer aussi à inventer des régimes d'autonomie qui font également place à autrui et à la société, c'est-à-dire une autonomie qui, loin de détacher de la société, l'y relie (conformément aux fondements historiques des sociétés démocratiques).

- (1) De Leener P. (2011) « Transformations de l'individu en Occident », Delphagora La Lettre 2, juin –septembre 2011, pp. 2-6.
- (2) Voir notamment Ackers L. & Dwyer P. (2002) *Senior Citizenship ? Retirement, Migration and Welfare in the European Union*, Policy Press, Bristol;
- Merla L. & Baldassar L. (Eds) (2010) *Les dynamiques de soin transnationales : entre émotions et considérations économiques. Recherches sociologiques et anthropologiques*. Vol. 41(1).
- (3) Council of the European Union, 2012 :Year for active ageing and solidarity between generations, communiqué de presse 11601/11, 17/06/2011 – citation traduite par l'auteur
- (4) Moulin, M., Casman, M-T., Carbonnelle, S. et Joly, D. (2006) *Migrations et vieillissements. Rapport d'expertise commandité par la Fondation Roi Baudouin dans le cadre de la mise en œuvre de son programme Justice Sociale*, Bruxelles : Fondation Roi Baudouin.
- (5) Wray S. (2003) "Women Growing Older: Agency, Ethnicity and Culture", *Sociology*, 37(3), p. 511-527.
- (6) Merla L. (2010) *La gestion des émotions dans le cadre du devoir filial : le cas des migrants salvadoriens installés en Australie occidentale*, *Recherches sociologiques et anthropologiques*, Vol. 41 (1), 55-76.
- (7) Voir notamment Baldassar L., Baldock C. & Wilding R. (2007) *Families caring across borders. Migration, ageing and caregiving*, Pallgrave MacMillan.

Processus d'autonomisation entre maternité et engagement social : Une approche biographique auprès de femmes et mères de l'ombre

Par Catherine Laviolette, docteure en sciences politiques et sociales, collaboratrice scientifique à l'UCL, attachée scientifique à l'IWEPS

Les recherches contemporaines sur la construction identitaire d'individus ou de groupes d'individus ont largement démontré la limite de l'« hyperindividualisme » et du développement personnel « coûte que coûte » dans l'hypermodernité (1). Dans un paradoxe existentiel, le sujet – condamné à réussir sa vie – fait finalement de celle-ci son principal fardeau, affirmait déjà Sennett en 1979. « Be different or be invisible » scande-t-on dans les séminaires « d'outplacement » proposés par des entreprises de ressources humaines qui accompagnent, aujourd'hui, les carrières fracturées... Pourtant, c'est bien souvent au cœur de « l'invisible » que se développent des initiatives collectives au service de l'autonomisation de groupes d'individus les plus précaires et qui réinterrogent notre manière de vivre ensemble. Ces initiatives suggèrent alors une lecture complexe de la construction identitaire du sujet : un sujet qui s'historialise (Sartre) et qui se construit et est construit dans son rapport fondamental à autrui, un sujet qui développe sa capacité réflexive sur ses différentes logiques d'action, un sujet de désir et d'émotion et enfin un sujet narratif. A travers ce processus identitaire, se pose la question de l'autonomie qui implique, comme le souligne Sophia Mappa (2), l'autotransformation, la conscience de soi dans le droit de penser et d'agir pour se construire et s'affirmer mais aussi pour participer à des collectifs de vie et, à mon sens, pour éduquer et pour transmettre.

La réflexion proposée dans ce texte se base sur une recherche-action avec une dizaine de femmes d'origine immigrée, mères de famille nombreuse et engagées comme bénévoles dans une association d'éducation permanente. La présentation de quelques résultats pertinents pour la réflexion sur l'autonomie permettra de relever quelques pratiques individuelles et collectives pouvant enrichir le débat. Nous parlerons plus volontiers d'autonomisation, puisqu'il s'agit du processus dynamique de construction de soi. Ce texte sera constitué de trois parties : la présentation succincte de la recherche, l'approche biographique utilisée et, enfin, quelques pistes de réflexions issues des analyses.

Femmes et mères de l'ombre, actrices-sujets au sein d'un collectif et de leur famille
Cette recherche (3), qui s'est déroulée entre 2003 et 2010 sur la construction identitaire de femmes

d'origine arabo-musulmane, avait pour objectif de comprendre comment se construisent au quotidien des femmes d'origine marocaine, entre leur maternité et leur engagement social, en tant que bénévoles dans une association d'éducation permanente (4). Mon intérêt pour aller à la rencontre de « femmes de l'ombre », comme on les appelle, était justement de les faire sortir, un tant soit peu, de l'ombre où on les laisse trop souvent et de montrer leur contribution à la construction de la société, entre autres par l'éducation et la transmission aux enfants de valeurs traditionnelles et métissées. Faut-il le rappeler, les femmes immigrées issues de pays du Maghreb constituent un groupe particulièrement exposé au discrédit : en tant qu'issues de immigration, en tant que vivant dans des milieux populaires, et en tant que femmes soumises au poids du patriarcat (5). Partageant leur engagement bénévole pendant 5 ans, j'ai ainsi pu observer comment ces femmes, bravant pour certaines d'entre elles l'autorité de leur mari pour sortir de l'isolement et se former, ont décidé de s'impliquer ensemble pour améliorer leur cadre de vie et intégrer un processus de construction d'une citoyenneté à dimension éthique et politique. Dans les nombreux échanges collectifs, au sein d'un groupe paroles de femmes mais aussi dans les nombreuses activités d'éducation permanente et militantes de l'association, les femmes ont développé un potentiel d'*actrices-sujets* réflexives qui n'hésitent pas à remettre en question l'ordre patriarcal, ramenant à la maison une autre vision de l'éducation. Études plus longues et encouragées pour les filles, réflexions sur la relation mère-fils, belle-mère-belle-fille, verbalisation des tabous ancestraux sur la sexualité, etc. sont autant d'exemples de ce processus réflexif qui ouvre d'autres perspectives aux femmes dans leur rôle de mère. Elles se construisent ainsi, grâce à l'association collective, en tant que sujets féminins et maternels qui s'émancipent de leur statut de *mère-avant-tout* et qui s'impliquent alors *autrement* dans la transmission des valeurs à leurs enfants.

Une approche biographique épistémopolitique
L'approche biographique dans une perspective herméneutique (6), avec l'utilisation des récits de vie, a été privilégiée tout au long de cette étude. Elle véhicule, à mon sens, de grands enjeux pour les sciences humaines et sociales : le premier enjeu relève que les récits de vie mettent en rapport

dialectique l'*acteur-sujet* (qui se raconte) avec le ou les collectifs auxquels il/elle appartient. Et le deuxième enjeu souligne que les récits de vie donnent la parole aux acteurs-sujets eux-mêmes et, dans la mesure où ces derniers se l'approprient, la démarche liée à la narration de soi a un effet émancipateur (7). La méthode biographique envisage ainsi le sujet comme un(e) acteur(e) social(e) qui reflète une manière de voir, conditionnée par la position qu'il/elle occupe dans le social, par sa propre histoire et par les projets autour desquels son activité s'organise (8). Avec Pineau et Le Grand, je pense que conférer aux gens ordinaires leur droit à l'expression mais aussi valider cette expression est un choix profondément épistémopolitique. C'est accepter de reconnaître que la lutte pour la vie déploie chez ces acteur(e)s-sujets probablement autant de pouvoir et de savoir-vivre valables, même inconscients voire « frauduleux », que les tentatives de gestion de ces mêmes vies par des systèmes institués de l'extérieur (9). La méthodologie des récits de vie donne donc plein crédits aux récits des gens ordinaires, c'est pourquoi l'approche biographique a acquis une vocation politique et est volontiers utilisée dans des recherches « non traditionnelles », comme la recherche-action ou la recherche féministe, conclut Desmarais (10).

Qu'apporte cette étude sur la construction identitaire dans le débat sur l'autonomie ?

La réflexion se devant synthétique, l'exercice n'en est que plus délicat. Nous proposons alors quelques pistes de réflexions issues de cette recherche-action qui analyse donc le processus de construction identitaire de femmes d'origine arabo-musulmane entre maternité et engagement social. Il semble que la connaissance fine de cette catégorie de situation permet d'ouvrir plus largement le questionnement sur l'autonomie.

Les quatre pistes de réflexion autour du processus d'autonomisation des actrices-sujets concernent le rapport au corps, la place du récit de soi, l'éducation et la transmission aux enfants, et, enfin, l'effet de rétroaction entre le collectif associatif et la famille.

Primo, si l'on revient à la définition proposée par Sophia Mappa dans la lettre 1, il me semble indispensable d'ajouter à la capacité psychique de prendre des décisions et d'agir pour soi et pour les autres, la capacité physique d'être autonome. Disposer de son propre corps dans son intimité et dans sa mobilité représente en effet un enjeu important de l'autonomisation des femmes d'origine arabo-musulmane (mais pas seulement) dans leur affirmation de soi mais aussi dans ce qu'elles transmettent à leurs enfants. La reconstitution de la virginité, par exemple, objet de débat au sein de l'association, représente à mon sens la pointe de

l'iceberg d'une *modernité mutilée* (11) qui confère aux femmes une forme d'autonomie grâce au développement de leur capacité intellectuelle par l'éducation, un recul de l'âge au mariage, l'accès aux activités de loisirs de la modernité mais qui ne leur laisse pas toujours la possibilité d'être autonome quant aux choix qui touchent leur corps et leur intimité. Cette modernité-là est, à mon sens, mutilante car elle ne confère pas les mêmes droits à chacune de disposer de son autonomie physique.

Secundo, comme pour Ricœur qui soulignait que la fonction narrative assure le lien étroit entre identité et reconnaissance de soi, il s'est avéré dans cette recherche combien la narration de soi a été une démarche et un processus extraordinairement révélateur de soi pour les narratrices de ma recherche. Même celles « qui n'avaient rien à dire » se sont découvertes comme ayant beaucoup de choses à raconter. Et leur vie, qu'elles pensaient « banale », s'est alors résumée dans une sensation de se confirmer comme être au monde et d'avoir capitalisé de nombreuses expériences. Pour certaines narratrices, raconter sa souffrance et les expériences douloureuses de leur vie a permis d'écouler souvent la trop grande peine et de nourrir une réflexivité porteuse d'un autre regard sur soi, sur les événements et sur les autres.

C'est pourquoi il semble que, dans le cheminement accompli dans l'étude de la construction identitaire, il est pertinent de relier trois dimensions propres à la quête identitaire des femmes actrices-sujets : le fait de *se raconter* et de *se connaître* pour *s'émanciper* et donc devenir autonome. Je relève alors que pour la plupart des narratrices, l'expression de soi par le récit, dans le lieu spécifique de l'association, tel que le Groupe Paroles de femmes, a joué un rôle conducteur de reconnaissance, tel un vecteur qui permet la connaissance de l'autre, de son intimité, de ses drames et de ses expériences de vie. Par le partage de son récit avec les autres femmes, la narratrice les autorise en quelque sorte à pénétrer sur le seuil de son histoire, en partager les émotions et participer à l'enrichissement de sa propre capacité réflexive en même temps qu'elles construisent la leur.

Tertio, à travers les différents récits de vie, dans les stratégies identitaires mises en place par les actrices-sujets pour se construire jour après jour et donner du sens à leurs pratiques, il s'est avéré que les femmes ont élaboré différents métissages culturels, se détachant du modèle parental de manière plus ou moins forte selon les parcours, le métissage culturel s'opérant d'une culture à l'autre mais aussi entre générations.

Le parcours de vie des interlocutrices est constitué par de nombreux bricolages identitaires, surtout à

partir de la migration, qu'elles mettent en place pour tenter de se reformuler dans une société autre avec des repères implicites et explicites auxquels elles n'accèdent que progressivement. Mais il est un fait certain que, pour la quasi-totalité des narratrices, la maternité constitue un pilier de leur identité individuelle et collective sur lequel elles peuvent s'appuyer pour prendre des forces, se consolider, voire se restaurer. Leurs expériences dans le champ identitaire de la maternité sont multiples et riches, mais elles se vivent pour la plupart d'entre elles dans une rupture, parfois très radicale, par rapport au vécu de leur propre mère.

La communication avec leurs enfants fait partie de toutes les pratiques innovées par les mères. Elles sont également toutes vigilantes concernant l'éducation paritaire entre leurs fils et leurs filles. Elles poussent chacun à l'éducation et surtout les filles, et elles ne veulent pas intervenir dans le choix des conjoints. Certaines acceptent même le mariage mixte de leurs enfants.

L'exemple qu'elles donnent aussi en s'engageant comme bénévoles dans une association pour femmes, dégageant du temps, organisant autrement la vie de famille et, surtout, s'octroyant une activité pour soi, est fondamental dans la transmission de l'autonomie et d'une émancipation certaine. L'engagement social constitue ainsi une rupture avec l'image traditionnelle des mères assignées uniquement à la sphère domestique, métissage culturel qui ouvre des perspectives vers une métamorphose de l'identité individuelle et collective.

Quarto, il faut souligner enfin l'effet de « foyer identitaire » de l'association, en référence au concept de J.-Cl. Kauffman (12), sur les parcours de vie des femmes, lieu de construction de soi tout aussi « constituant » que celui de la famille. Dans l'éducation permanente et la formation, avec le développement d'une certaine conscience politique (dans les activités militantes entre autres), par des activités culturelles et artistiques (batik, chant, théâtre-action, etc.), dans la découverte de l'écriture de soi mais aussi publiques à travers la réalisation d'articles pour la brochure de l'association, les interlocutrices ont développé toute une batterie d'aptitudes qui renforcent leur construction identitaire au sein de la famille également. Il est intéressant de relever aussi, à travers les différentes dimensions que le foyer identitaire de l'association a ouvertes pour les actrices-sujets, un effet de rétroaction entre les deux espaces identitaires car l'association est en permanence le lieu d'échanges et de partages qui sont nourris par les expériences individuelles de chacune. Dans leur volonté d'autonomisation, nourrie par l'engagement collectif au service du collectif, les femmes offrent ainsi d'autres possibles à leurs enfants... et à la société. En

effet, la rétroaction de leur engagement social dans la sphère familiale renforce leur investissement dans la transmission de valeurs métissées à leurs enfants et confirme leur détermination d'agir en tant que citoyennes vigilantes et profondément intégrées dans la société.

Pour terminer, il est nécessaire de souligner que la réflexion sur le processus d'autonomisation de ces femmes et mères d'origine immigrée croise intimement leur combat personnel pour s'émanciper, pour sortir de l'ombre, pour disposer de leur corps et prendre leur responsabilité en tant qu'actrices-sujets déterminées à penser et à agir à la fois dans la sphère privée et dans l'espace public. Mais ce chemin vers l'autonomie ne se fait pas en tant qu'être individuée ou individualisée, l'engagement collectif est essentiel dans leur processus de construction et d'affirmation de soi. Car le processus de construction identitaire de ces femmes d'origine immigrée, qui se découvrent de fait actrices-sujets mères et femmes engagées, prend en compte autrui et la société dans une perspective de construction de celle-ci, ne la réduisant donc pas à un artefact au service de leur ego en quête d'identité et de reconnaissance. Peut-être est-ce là une leçon importante que nous livrent ces femmes. Ainsi, par leur engagement lié à la maternité, ces femmes sont profondément impliquées dans le cours du monde et dans le rapport à l'avenir car elles sont concernées et responsables d'autres existences : celles de leurs enfants. Pour Giampino (13), les enfants sont des activateurs d'humanisation : ils réclament de la profondeur, de l'intimité et du sens et cela tend à modifier fondamentalement les relations amoureuses, familiales, institutionnelles et sociales, surtout pour ceux qui sont issus de l'immigration et qui doivent composer avec plusieurs cultures. Ces femmes nous rappellent que cette humanisation n'a de perspective qu'en rapport avec la construction de leur société et la généralisation d'une dimension collective. A ce niveau, les nombreux débats dans l'association autour du thème épineux de la relation mère-fils prend tout son sens. En effet, dans une démarche collective et réflexive, prendre conscience – pour les mères – de leur impact fondamental dans l'éducation de leurs fils et que la construction d'un lien « trop fort » avec ces fils peut avoir de conséquences graves sur leurs relations avec les filles, les femmes et surtout avec leur future épouse, contribue certainement à atténuer le risque d'une *socialisation de la violence* (14). C'est dans ce sens précis que je partage alors le point de vue de Knibiehler, qui affirme que la maternité est « la pointe avancée d'un combat fondamental à la démocratie, celui qui s'efforce de lier une certaine idée de la liberté individuelle, une certaine idée de la justice sociale et une forme de renouveau de l'idéal humaniste » (15).

En outre, par leur engagement spécifique dans l'association, monde social « entre privé et public », les femmes de cette recherche prennent part (pour la plupart pour la première fois) au débat public. Pour ces mères actrices-sujets, l'association représente un espace social fondamental, véritable foyer identitaire, pour véhiculer des valeurs éthiques à vocation universelle, telles que l'égalité, l'apprentissage des devoirs citoyens, le respect des droits de chacune et la justice. Les femmes en sont conscientes et même celles qui ne travaillent plus à l'association expriment encore vivement leur attachement fort à ce lieu qui œuvre pour une multiculturalité solidaire. Cet engagement comme acte nourrit ainsi leur identité profonde dans un long processus qui leur permet de se raconter et de développer leur identité narrative, ce qui les implique et les détermine face à elles-mêmes et face aux autres.

Enfin, profondément lié aux expériences vécues mais aussi aux émotions qui y sont rattachées, l'engagement des narratrices de cette étude est aussi imprégné par leur histoire : histoire individuelle elle-même intégrée dans l'histoire des autres femmes de l'association, mais aussi dans l'Histoire de la société dans laquelle elles sont nées et ont pris racine, et dans laquelle elles vivent aujourd'hui et qui leur voit pousser des ailes.

(1) Gauchet M. (1998), *La religion dans la démocratie. Parcours de Laïcité*, Paris, Gallimard ; de Gaulejac V. (2004), « Le sujet manqué. L'individu face aux contradictions de l'hypermodernité » in Aubert N. (dir.), *L'individu hypermoderne*, Ramonville Saint-Agne, Editions Erès, pp.129-143.

(2) Mappa S., DelphAgora, Lettre 1, janvier-février 2011, p.3.

(3) Laviolette C. (2010), « Construction identitaire entre maternité et engagement social. Une approche par les récits de vie auprès de femmes d'origine marocaine », Thèse de doctorat, UCL, Louvain-la-Neuve.

(4) Cette association, exclusivement féminine et urbaine, est un espace où se rencontrent des femmes d'origines diverses qui désirent se former sur des questions qui les touchent dans leur vie quotidienne. Les différentes activités qui sont mises en place le sont en fonction des besoins exprimés par les femmes et des objectifs d'éducation permanente. Plusieurs associations fonctionnent ainsi à l'initiative d'une organisation en réseau qui comporte plus de 50000 femmes affiliées. Pendant cinq années, je me suis investie régulièrement comme chercheuse mais aussi comme bénévole dans cette association qui reçoit plus de 300 femmes par semaine de 40 nationalités différentes (dont 70% sont issues de l'immigration marocaine).

(5) Delcroix C. (2005), *Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 238.

(6) Dilthey W. (1988), *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf (1ère

édition 1910).

(7) Desmarais D. (2009), « L'approche biographique », in Gauthier B., *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp.361-389.

(8) Digne F., Beckers M. (1995), « De l'individu au social : l'approche biographique », in Albarello L. et coll., *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Armand Colin, pp. 145-173.

(9) Pineau G., Legrand J.-L. (1993), *Les histoires de vie*, Paris, PUF, Que sais-je ?

(10) Desmarais, op.cit.

(11) Cf. l'article de la sociologue Iranienne Beski-Chafiq C. (2008), « Le corps des femmes, lieu commun », in *Libération*, vendredi 6 juin, p. 36.

(12) Kaufmann J.-C. (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Pluriel, Armand Colin.

(13) Giampino S. (2001), « Le travail des mères, point de vue d'une psychanalyste », in Kniebielher Y. (dir.), *Maternité, affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, pp. 109-127.

(14) Je fais référence ici à un chapitre de ma thèse qui relève que dans nombreuses sociétés patriarcales du Maghreb (et d'ailleurs), le confinement exclusif des femmes à la sphère domestique a reproduit une hiérarchisation entre les différents statuts de celles-ci en fonction des âges de la vie, mais aussi des fonctions qu'elles occupent au sein de la famille. Les belles-mères sont au sommet de la pyramide des femmes sur le plan hiérarchique, surveillant leurs brus, organisant le travail domestique entre toutes les femmes de la maison ; les travaux légers allant aux petites-filles, les travaux lourds aux belles-filles, les travaux nobles à elles-mêmes (Ouerhani N. (1994), « Figures du féminin dans la littérature maghrébine de langue française », in Yahyaoui A. (dir.) (1994), *Destins de femmes, réalités de l'exil. Interactions mère-enfants*, Grenoble, La pensée Sauvage.

Lorsque la bru ne « plaît » pas à sa belle-mère, celle-ci dispose de tout un arsenal de rites magiques ou autres pour faire répudier celle-là. Dans les manifestations populaires, chants et joutes verbales peuvent être utilisés pour que les unes et les autres puissent « se défouler » (Lacoste-Dujardin C. (1996), *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, La Découverte/Poche.)

Mais de toute évidence le système se reproduit de génération en génération ; chaque femme qui avance en âge évolue en fait dans la hiérarchie du groupe des femmes de la famille, en ayant d'abord de l'autorité sur ses filles, puis sur ses belles-filles et enfin sur ses petites-filles. Elle cumule ainsi les fonctions de mère, de belle-mère et de grand-mère. Dans cet ordre patriarcal où les mères ont une place de choix grâce à leur fils, les rivalités entre femmes sont très vives et les mères, dans leur rôle, contribuent à perpétuer la puissance de ce système pour le plus grand profit des hommes (Klanjberg M. (1994), « L'adolescente maghrébine en crise d'identité », in *Destins de femmes, réalités d'exil*, Yahyaoui A., Grenoble, La pensée sauvage, pp. 127-136.

(15) Kniebielher Y. (dir.), *Maternité, affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, pp. 269-270.



"Chers lecteurs,

En raison des difficultés que nous rencontrons dans la mise en place de l'association DelphAgora, nous sommes amenés à suspendre nos activités jusqu'à la prochaine Assemblée générale qui aura lieu à le **samedi 8 septembre 2012**. En attendant, nous ne sommes pas en mesure de publier une autre Lettre.
Nous vous souhaitons une bonne lecture."

Contact

Pour tout renseignement vous pouvez nous contacter

DelphAgora
5 rue Guillaume Bertrand
75011 Paris

contact@delphagora.org
